
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/1 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.1.58152

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

droite que sur la gauche, pour longtemps liée. Ce dernier chapitre fait particulièrement regretter la présentation de la bibliographie critique dont on ne devine pas la portée. Thomas Zotz, en effet, a renouvelé par ses travaux sur la ministérialité par exemple, (cités mais non soulignés), l'approche de ce X^e siècle.

Après l'œuvre maîtresse, ont été choisis judicieusement 10 articles essentiellement centrés sur l'importance et le rôle des grands monastères: Hohenburg, Andlau, sur la position des évêques ou des souverains pontifes, enfin sur les relations avec les régions voisines – Saint-Blaise en Souabe, la Lorraine, Moutier-Grandval en Bourgogne, dans une tranche chronologique plus large. Ces articles, enrichis de larges extraits de documents, permettent d'apprécier l'évolution de la recherche d'H.B. puisqu'il cite les controverses, les hypothèses ou les nouveautés archivistiques.

Il serait sans doute injuste de ne pas rendre hommage à la vaste entreprise de T.E. qui a le mérite d'avoir mené à bien cette réédition permettant une plus large diffusion de cet ouvrage essentiel. Mais la publication relève plus de l'historiographie que de l'édition critique.

Odile KAMMERER, Colmar

Carlrichard BRÜHL, Deutschland – Frankreich. Die Geburt zweier Völker, Köln–Wien (Böhlau) 1990, XCV-843 p., 16 planches.

Un gros volume, abondamment annoté, pourvu d'une imposante bibliographie: tel se présente le livre où M. Brühl entend reprendre l'histoire du royaume des Francs à la mort de Louis le Pieux pour la mener jusqu'au moment où royaume de France et royaume d'Allemagne poursuivent désormais des vies indépendantes. Et d'emblée, se pose la question de la date à laquelle a disparu toute trace de l'ancienne unité du *regnum Francorum*. On a proposé celles de 843, 880, 911, 987, et bien d'autres; aucune n'emporte la conviction. Certes les partages carolingiens ont décidé de l'existence de royaumes distincts, mais au sein d'un ensemble qui restait unique. Et, passé la fin du 9^e siècle, l'institution du partage successoral tend à disparaître.

En 843, un royaume avait été constitué pour l'empereur Lothaire, dont la lignée finit par s'éteindre. Des dynastes apparentés à la famille carolingienne ont cherché à le reconstituer à leur profit; en définitive les Rodolphiens ont dû se contenter d'un maigre royaume de Bourgogne, plus tard agrandi de la Provence, mais en acceptant l'hégémonie des rois francs de l'Est. La Lorraine, autrement dit la partie septentrionale du royaume de Lothaire, a été tiraillée entre les deux royaumes de Francie orientale et occidentale; mais ce sont les grandes familles qui optaient tantôt pour une obédience, tantôt pour une autre, qui ont fini par y acquérir l'autorité attachée au titre ducal, ici aussi sous la souveraineté du roi de l'Est. Et ce dernier a même récupéré le royaume d'Italie qui, avec les Spolète, avait un moment paru se donner un destin particulier.

Entre les deux trônes de l'Est et de l'Ouest, toutefois, il n'a pas existé un lien de subordination comparable. A tel moment, le roi de Francie occidentale paraît reconnaître la suprématie de son voisin de l'Est; à d'autres, la relation s'inverse. Mais un mot domine l'histoire des rapports entre les deux rois: celui d'*amicitia* – une «amitié» renouvelée à la faveur de rencontres qui, de façon significative, interviennent «en marche» (en particulier à Ivois, lieu de nombreuses rencontres) –; il est permis d'y voir le prolongement de l'ancienne *fraternitas*.

Cette perspective a amené M. Brühl à suivre dans le détail les destinées de l'ancien *regnum Francorum*, en insistant tout particulièrement sur sa partie orientale. Il nous conduit de l'Italie du sud aux confins slaves et hongrois, définissant la politique des souverains, leurs difficultés à se faire accepter, recherchant les continuités, débrouillant l'écheveau des liens de parenté. Il critique les témoignages des historiens, décelant chez tel d'entre eux (un Widukind, un Richer) un substrat idéologique qu'il récuse. Il attache une importance toute particulière aux données

de la diplomatie, recourant aux ressources de la statistique qui opposent la chancellerie active de la Francie orientale à celle, bien moins prolifique, des rois de l'Ouest. Il semble même qu'il faille écarter le témoignage d'un des actes qu'il a retenus (p. 561): celui de Lothaire pour l'évêché de Langres, de 967 (ou 977), dont R.-H. Bautier vient de reconnaître la fausseté.

Non content de trancher les débats entre érudits, et avec vigueur, M. Brühl fait le procès de toute une historiographie, tant française qu'allemande, qui a voulu fonder le sentiment national sur des bases historiques qu'il estime spécieuses, notamment en faisant remonter le plus haut possible la différenciation entre France et Allemagne. Les humanistes ne voyaient pas d'inconvénient à admettre la parenté des uns et des autres, issus du même Francus le Troyen; les théoriciens du 18^e siècle admettaient facilement que la noblesse française tirât son origine des conquérants francs ou burgondes du 5^e siècle. Mais au 19^e siècle, on préfère évoquer Vercingétorix ou Arminius comme d'incontestables ancêtres de tout un peuple. On lira cette argumentation avec un vif intérêt, même si parfois M. Brühl a fait beaucoup d'honneur à tel penseur ou à tel auteur de manuel scolaire qui ne saurait avoir prétendu à aucun moment représenter »le dernier état de la recherche«; la démonstration n'en est que plus convaincante.

Pour serrer de plus près les conceptions du temps, il a interrogé la terminologie. Que représentent pour les auteurs d'alors les mots *Francia*, *Gallia*, *Germania*? On s'aperçoit qu'ils n'ont pas toujours la même acception. Pour que *Francia orientalis* cède la place à un nouveau vocable, il a fallu retenir un concept linguistique. Or le mot **theudisk*, s'il a peut-être désigné le dialecte francique, a une signification plus générale, s'appliquant aux langues qui ne sont ni slaves, ni romanes. Au 10^e siècle, Liudprand de Crémone distingue *Francia romana* et *Francia theutonica*; plus tard Otton III englobe tous ses sujets allemands sous le nom de *Thotisci*. Mais ce n'est peut-être que sous l'influence des Grégoriens qu'on a adopté couramment l'expression *regnum Theutonicum*. Et, à la suite des Bourguignons du royaume rodolphein qui étendaient à tous les gens de langue thioise le nom de leurs voisins souabes, les *Alamani*, le mot d'Allemagne a fait fortune dans le domaine français: Otto de Freising constatait son impropriété, mais les chevaliers de Louis VII lançaient à ceux de Conrad III, sur les routes d'Asie Mineure, l'interjection »Poutzé, Alamané«, selon Kinnamos, et l'Arabe Idrisi appelait la Franche-Comté »Bourgogne des Allemands«.

Le poète Ambroise évoquait avec nostalgie le temps de la première croisade où tous les Croisés, quelle que fût leur origine, étaient appelés Francs; il n'empêche qu'un des corps de l'armée byzantine, dès avant 1080, était connu comme celui des »Nimitzoi«. L'identification collective des gens de langue allemande était donc déjà relativement courante, et c'est bien vers ce moment que M. Brühl voit France et Allemagne définitivement distinctes.

Pour autant, ce sentiment d'appartenir à une collectivité n'a pas fait disparaître d'autres réalités qui remontent à des temps plus anciens. Le roi de Francie orientale règne sur des Saxons, des Bavares, des Carinthiens, des Souabes, des Francs (qui peuvent être des Franconiens ou des Lorrains); celui de Francie occidentale sur d'autres Francs, des Aquitains, des Bourguignons, des Goths: on est là en présence de ces *regna* dans lesquels K. F. Werner nous a habitués à voir les éléments constitutifs de l'état franc et dans le cadre desquels se sont définies des »nations«; l'élément ethnique n'est pas à retenir comme le principal dans leur définition. M. Brühl ne retient pas l'expression de *Stämme* ou de *Stammesherzogtümer*, et à plus forte raison celle de »duchés nationaux« que W. Kienast avait proposé d'étendre aux formations politiques du royaume de France; les duchés des 10^e et 11^e siècles procèdent de ces *regna*, mais non sans transformations profondes. Les Francs eux-mêmes ont cessé d'être l'élément national dominant: ce sont des non-Francs qui, depuis Henri I^{er}, gouvernent le royaume de l'Est, qui reste cependant désigné comme *regnum Francorum*.

On voit que le livre aborde, et avec la même vigueur, les problèmes institutionnels. Il faudrait montrer tout ce que l'auteur apporte à leur solution, par exemple en ce qui concerne l'utilisation des évêques pour exercer les fonctions gouvernementales dans le cadre d'une

Reichskirche: il nous invite à bien distinguer ici les moments et les lieux, sans généralisation abusive.

En envisageant dans leur ensemble tous les éléments de l'histoire de l'Occident du 9^e au 11^e siècle, il a été amené à rétablir bien des faits, à discuter bien des interprétations reçues. Son livre fera date; il suscitera, certes, de nouveaux débats mais il aura déjà éclairé bien des recherches.

Jean RICHARD, Dijon

ERNST SCHUBERT, Einführung in die Grundprobleme der deutschen Geschichte im Spätmittelalter, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1992, 328 p.

À mi-chemin entre le manuel et le bilan critique des recherches les plus récentes en la matière, ce panorama large et stimulant de l'Allemagne prémoderne illustre combien le destin du Saint-Empire au Moyen Age tardif constitue un objet d'étude de plus en plus visité et discuté¹.

L'auteur, prenant bien la mesure de ces enjeux historiographiques, pose en effet d'emblée la question du neuf et de l'ancien en cet automne médiéval. »Tardif« signifie-t-il »vieilli«, »usé«, donc dépassé? La »crise« des XIV^e et XV^e siècles constitue-t-elle toujours un concept opératoire permettant de séparer l'ancien du nouveau monde? Au vrai, tout se mêle: »le parfum des roses et l'odeur du sang«, comme l'avait déjà magistralement pressenti Johan Huizinga au début du siècle², au point que l'on peut sans doute caractériser justement cette fin du Moyen Age par sa capacité à sans cesse marier les contraires et les contrastes. Fort de cette »redécouverte épistémologique« et plus conforme, ce faisant, à l'esprit de ces deux siècles qui ne furent pas seulement une transition, le professeur Schubert place son étude des paysages, des institutions et des croyances des Allemands de ce temps sous le signe de la superposition.

Mais qu'est-ce qu'être Allemand sous Charles IV ou Frédéric III? On aime à suivre l'auteur qui décrit ici avec force l'existence d'un sentiment d'appartenance nationale (traduction bien française d'un *Wir-Gefühl* bien allemand), mais dont les modalités ne suffisent pas à fonder une histoire proprement »allemande« tant demeure puissante la corrélation entre *Reich* et *Nation*, témoignage le plus probant d'une »pensée pré-étatique d'Empire« (p. 25). La riche variation des combinaisons entre nation, langue et Empire allemands, tout comme d'ailleurs la victoire linguistique du *Hochdeutsch*, finissent d'attester que l'histoire allemande de la fin du Moyen Age est avant tout celle des »pays allemands«.

À défaut d'élaborer à cette occasion l'ébauche d'une typologie, l'auteur tente plus classiquement de restituer la gestation de ces pays-paysages. Ici encore, la théorie de la crise agraire comme facteur déterminant de l'évolution des terroirs allemands à la fin du Moyen Age³ cède

1 Il est permis de trouver là l'origine probable du retard de la parution du tome 3 (»Wahlreich und Territorien. Deutschland 1273–1500«) de la »Neue deutsche Geschichte« conduite sous la direction de P. MORAW, V. PRESS et W. SCHIEDER (Beck Verlag, München) qui permettra de relier les deux contributions déjà parues: »Aufbruch und Gestaltung. Deutschland 1056–1273« et »Reich und Glaubensspaltung. Deutschland 1500–1600«.

2 J. HUIZINGA, L'automne du Moyen Age, Paris 1932 (Petite Bibliothèque Payot). Paru pour la première fois aux Pays-Bas en 1919, traduit en 1932 en français sous le titre »Le déclin du Moyen Age« puis en 1975 sous le titre actuel.

3 La thèse énoncée par Wilhelm ABEL, Agrarkrisen und Agrarkonjunkturen in Mitteleuropa vom 13. bis zum 19. Jahrhundert, Berlin 1935 (traduction française parue sous le titre: Crises agraires en Europe [XIII^e–XX^e siècle], Paris 1973) convainc de moins en moins d'historiens de l'économie et des faits sociaux. Sur ce point, Ulf DIRLMEIER, Untersuchungen zu Einkommensverhältnissen und Lebenshaltungskosten in oberdeutschen Städten des Spätmittelalters (Mitte 14. bis Anfang 16. Jahrhundert), Heidelberg 1978, p. 15–19 porte un coup à la fois historiographique et méthodologique aux généralisations avancées par Abel.